# ANSELM JAPPE

## Les Aventures de la marchandise

Pour une nouvelle critique de la valeur







#### DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS DENOËL

Guy Debord, 2001

### Anselm Jappe

## Les Aventures de la marchandise

Pour une nouvelle critique de la valeur

DENOËL

#### Texte revu et corrigé par Joël Gayraud

### L'auteur a bénéficié d'une bourse de préparation du Centre national du livre.

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.

#### www.denoel.fr

© 2003, by Éditions Denoël 9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris ISBN 220725172.1 B 25172.3

#### 1.

#### LE MONDE EST-IL UNE MARCHANDISE?

Il y a quelques années, beaucoup ont voulu croire en la « fin de l'histoire » et dans la victoire définitive de l'économie de marché et de la démocratie libérale. La dissolution de l'Empire soviétique était considérée comme la preuve de l'absence d'alternative au capitalisme occidental. Les partisans du capitalisme en étaient aussi convaincus que ses pourfendeurs. Depuis lors, les discussions devaient tourner seulement autour de questions de détail concernant la gestion de l'existant.

En effet, dans la politique officielle a complètement disparu toute lutte entre conceptions divergentes, et partout, à quelques exceptions près, est désormais absente l'idée même qu'on puisse imaginer une façon de vivre et de produire qui soit différente de celle qui s'est imposée. Celle-ci semble être devenue le seul désir des hommes du monde entier. Mais la réalité se plie plus difficilement aux ordres que ne le font les penseurs contemporains. Dans les années qui ont suivi sa « victoire définitive », l'économie de marché a démontré plus de fragilité que dans le demi-siècle précédent, comme si en vérité l'écroulement des pays de l'Est n'avait été que le premier acte d'une crise mondiale. Le chômage réel monte partout, et vu que sa cause est la révolution microinformatique, rien ne renversera cette tendance, ni celle au démontage de l'État social. Ensemble, elles engendrent la marginalisation d'une partie croissante de

la population même dans les pays les plus riches, qui régressent par rapport à un siècle d'évolution sociale.

Quant au reste du monde, des îlots de bien-être et de démocratie new look émergent au milieu d'un océan de guerres, de misère et de trafics abominables. Et il ne s'agit pas d'un ordre injuste, mais stable : la richesse même est menacée à tout moment d'effondrement. Les Bourses financières avec leurs mouvements chaque jour plus fous et les krachs toujours plus fréquents des paysmodèles, tels que la Corée du Sud, l'Indonésie ou l'Argentine, annoncent aux yeux de tous les observateurs tant soit peu sérieux un cataclysme à brève échéance. En attendant, une épée de Damoclès reste suspendue au-dessus de la tête de tous, riches et pauvres : la destruction de l'environnement. Dans ce domaine, chaque petite amélioration qui se produit d'un côté est accompagnée de dix nouvelles folies de l'autre.

Il n'est pas nécessaire de prolonger ce constat, à la portée de tout téléspectateur avisé. La « fin de l'histoire » a duré assez peu. Le désordre régnant se trouve à nouveau contesté partout, et parfois dans des lieux, par des personnes et pour des raisons assez inattendues : on peut citer les luttes paysannes dans le « Sud du monde », comme en Inde ou au Brésil; les mouvements de résistance dans les pays européens au démontage de l'État social et à la précarisation dans le monde du travail; la rapidité avec laquelle s'est diffusé, dans des pays aussi différents que la France ou la Thaïlande, le rejet des nouvelles biotechnologies aux effets incalculables; la formation d'une sensibilité morale nouvelle à l'égard de questions comme l'exploitation du travail des mineurs dans les pays pauvres et l'endettement du « tiersmonde ». Nous assistons à l'apparition d'exigences comme celle de manger des aliments dignes de ce nom, à une méfiance croissante envers les médias et à la création d'un réseau d'espaces occupés et consacrés aux activités « antagonistes » – les Centri sociali – en Italie, tout comme nous voyons un regain de l'idée du volontariat et d'autres activités non orientées vers le profit. Même les succès électoraux des partis d'« extrême gauche » en France peuvent être interprétés en ce sens. Les contestations qui accompagnent depuis Seattle presque chaque sommet des pays riches et de leurs institutions économiques représentent — quoique d'une façon plutôt spectaculaire et médiatique — la convergence de ces différents mouvements de protestation dans le monde entier. Leur dénominateur commun est pour le moment la lutte contre le « néolibéralisme ». Si les activistes restent peu nombreux, il se crée en revanche parfois de vastes mouvements d'opinion publique autour de l'un ou de l'autre de ces thèmes.

Il serait donc bien hasardeux de prétendre que l'état actuel du monde est universellement aimé par ceux qui sont contraints d'en être les contemporains. Mais il serait également difficile d'affirmer que ce mécontentement sait toujours ce qu'il veut. Ce n'est pas la « révolution » ou l'idée d'une société radicalement différente qui anime les protestataires. Il ne s'agit pas non plus des revendications d'une classe sociale bien définie. À part la vague opposition universelle au « néolibéralisme », chaque mouvement reste borné à son secteur et propose des remèdes fragmentaires, sans se soucier de chercher les mobiles profonds des phénomènes qu'il combat. Cependant, le succès qu'a pu avoir un livre intitulé Le monde n'est pas une marchandise semble témoigner d'une préoccupation moins superficielle. Ceux qui répètent ce slogan semblent pourtant le concevoir surtout dans ce sens que certaines choses, comme la culture, le corps humain, les ressources naturelles ou les capacités professionnelles, ne sont pas simplement à vendre ou à acheter, et ne doivent pas être soumises au seul pouvoir de l'argent. Ce sont là de bons sentiments qui ne sauraient tenir lieu d'une analyse de la société qui produit les monstres qu'on entend exorciser. Crier au scandale parce que tout est devenu vendable n'est pas très nouveau et porte tout au plus à chasser les marchands du Temple pour les voir s'installer sur le trottoir d'en face. Une critique purement morale, qui recommande de ne pas tout soumettre à l'argent et de penser aussi au reste, ne va pas très loin : elle ressemble aux discours solennels du président de la République et des « comités éthiques ».

Le désarroi théorique des nouveaux contestataires est le miroir de l'écroulement de toute critique sociale dans les vingt dernières années. L'absence d'une critique cohérente de vaste portée, voire le refus explicite de toute théorie « totalisante », interdit aux sujets qui se veulent critiques toute connaissance des causes et des effets. Ils risquent ainsi de voir leur critique dégénérer, souvent contre leurs meilleures intentions, en l'exact contraire de toute perspective d'émancipation sociale : on voit en effet l'opposition à l'impérialisme américain se tourner en nationalisme vulgaire, la critique de la spéculation financière se teindre de couleurs antisémites, la lutte contre la restructuration néolibérale devenir simple corporatisme, la critique de l'eurocentrisme aboutir à l'acceptation des pires aspects des cultures « autres », jusqu'à la mauvaise foi de ceux pour qui lutter contre la mondialisation signifie lutter contre l'immigration. Presque tous semblent croire qu'on pourrait extirper les mauvaises herbes, du maïs génétiquement manipulé jusqu'au chômage, sans changer en profondeur la société elle-même.

Cependant, la nécessité d'explications plus profondes se fait sentir. Au fond, qu'est-ce qu'une « marchandise »? Que signifie le fait qu'une société soit basée sur la marchandise? Il suffit de se poser ce genre de questions pour ressentir très vite qu'il est inévitable de reprendre en main les œuvres de Karl Marx. Précisément au sujet de la marchandise, on peut lire chez Marx des considérations qu'on ne trouve nulle part ailleurs : on y apprend que la marchandise est la « cellule germinale » de toute la société moderne, mais qu'elle ne représente rien de « naturel ». Ou'à cause de sa structure de base, elle rend impossible toute société consciente. Qu'elle pousse nécessairement les individus à travailler toujours plus en ôtant en même temps le travail à presque tout le monde. Qu'elle contient une dynamique interne qui ne peut que mener à une crise finale. Qu'elle donne lieu à un « fétichisme de la marchandise » qui crée un monde à l'envers où tout est le contraire de soimême. En effet, toute la «critique de l'économie politique » de Marx est une analyse de la marchandise et de ses conséquences. Celui qui prend la peine de suivre ses raisonnements parfois difficiles y trouvera nombre d'illuminations surprenantes sur le travail, l'argent, l'État, la communauté humaine et la crise du capitalisme.

Nous avons alors affaire à une critique des catégories de base de la modernisation capitaliste, et non seulement à une critique de leur distribution ou de leur application. Mais pendant plus d'un siècle, la pensée de Marx a surtout servi de théorie de la modernisation en vue de pousser celle-ci plus avant. Avec cette théorie pour guide, les partis et les syndicats ouvriers ont contribué à l'intégration de la classe ouvrière dans la société capitaliste, en libérant celle-ci de beaucoup de ses anachronismes et de ses déficiences structurelles. Dans la périphérie capitaliste, de la Russie jusqu'à l'Éthiopie, la pensée de Marx a servi à justifier la « modernisation en retard » qu'ont tentée ces pays. Les « marxistes traditionnels » – qu'ils fussent léninistes ou sociaux-démocrates, académiciens ou révolutionnaires, tiers-mondistes ou socialistes « éthiques » - posaient au centre de leurs raisonnements la notion de conflit de classe, en tant que lutte pour la répartition de l'argent, de la marchandise et de la valeur, sans plus les mettre en question en tant que tels. Rétrospectivement, on peut dire que tout le « marxisme traditionnel » et ses applications pratiques n'ont été qu'un élément du développement de la société marchande. La crise globale du capitalisme – et la « globalisation » n'est autre que la fuite en avant du capitalisme, après que la révolution micro-informatique a porté au paroxysme sa contradiction de base – constitue aussi la crise du marxisme traditionnel, qui en était partie intégrante, de même que l'écroulement des pays du « socialisme réel » a été une étape dans la décomposition du capitalisme global.

Cependant, Marx a laissé aussi des considérations d'une nature bien différente : la critique des fondements mêmes de la modernité capitaliste. Pendant longtemps, cette critique a été complètement négligée par les partisans de Marx comme par ses adversaires. Mais avec le déclin du capitalisme, ce qui vient à la lumière est justement la crise de ces fondements. Dès lors, la critique marxienne de la marchandise, du travail abstrait et de l'argent cesse d'être une espèce de « prémisse philosophique » pour gagner toute son actualité. C'est ce qui se passe sous nos yeux. On peut alors distinguer deux tendances dans l'œuvre de Marx, ou parler d'un double Marx: un Marx « exotérique », que tout le monde connaît, le théoricien de la modernisation, le « dissident du libéralisme politique » (Kurz), un représentant des Lumières qui voulait perfectionner la société industrielle du travail sous la direction du prolétariat, et un Marx « ésotérique », dont la critique des catégories de base, difficile à comprendre, vise au-delà de la civilisation capitaliste 1. Il faut historiciser la théorie de Marx, ainsi que le marxisme traditionnel, au lieu d'y voir simplement des erreurs. On ne peut dire que le Marx « ésotérique » a «raison » et que le Marx «exotérique » a « tort ». Il faut les rapporter à deux étapes historiques différentes: la modernisation et son dépassement. Marx n'a pas seulement analysé son époque, mais il a aussi prévu des tendances qui se sont réalisées un siècle plus

tard. Mais c'est justement parce qu'il avait si bien reconnu les traits saillants du capitalisme lorsque celui-ci était encore en gestation, que Marx a pris ses premiers stades pour sa maturité et a cru imminente sa fin.

C'est seulement le « Marx ésotérique » qui peut aujourd'hui constituer la base d'une pensée capable de saisir les enjeux actuels et de retracer en même temps leurs origines les plus reculées. Sans une telle pensée. toute contestation à l'aube du xxie siècle risque de ne voir dans les transformations actuelles qu'une répétition des stades antérieurs du développement capitaliste. On voit ce risque dans la conviction, si répandue, qu'on puisse tout simplement retourner à une étape précédente de ce développement, notamment au welfare state keynésien et au protectionnisme national. Mais ce pieux désir ignore tout de la dynamique capitaliste. On ne peut pas expliquer le triomphe du néolibéralisme par une sorte de conspiration des méchants suppots du capital international, que le bon peuple pourra toujours déjouer. Ce pieux désir va de pair avec une modération désolante dans les contenus, en dépit du militantisme parfois déployé sur le plan des méthodes. Rétablir l'État-providence comme réaction à la barbarie néolibérale, retourner à l'agriculture industrielle d'il y a vingt ans comme alternative à la manipulation génétique des aliments, réduire la pollution d'un pour cent chaque année, limiter l'exploitation à ceux qui ont plus de seize ans, abolir la torture et la peine de mort : ce beau programme fait mine d'éviter le pire, et peut se révéler juste dans des cas concrets. Mais il ne peut en aucun cas passer pour une critique anticapitaliste ou émancipatrice. En se contentant de vouloir un capitalisme « à visage humain », ou « écologique », on perd ce qu'il y avait de mieux dans les révoltes commencées en Mai 68 : le désir de tout critiquer, à partir de la vie quotidienne et de la « folie ordinaire » de la société capitaliste qui place chacun devant l'absurde alternative de sacrifier sa vie au

travail, « perdre sa vie à la gagner », ou de souffrir par manque de travail. Les horreurs dont se scandalise la nouvelle contestation, de la pauvreté jusqu'aux « marées noires », ne sont que les conséquences les plus visibles du fonctionnement quotidien de la société marchande. Ces horreurs existeront jusqu'à ce qu'existe la société qui les produit, parce qu'elles découlent de sa logique même.

Il faut alors découvrir cette logique, et comme seul point de départ de cette recherche se présente le Marx « ésotérique » avec sa critique de la logique de base de la société moderne. Par exemple, sans son concept de « travail abstrait » on risque toujours de retomber dans l'opposition entre mauvaise « spéculation financière » et « travail honnête », exploitable par tous les populismes, de l'extrême droite jusqu'aux marxistes traditionnels et aux nostalgiques du keynésianisme. Sans une reprise de cette critique des fondements, la nécessité d'une opposition complète à la société actuelle - la seule option réaliste - s'enlisera facilement soit dans un existentialisme subjectif, généralement récupérable sur le plan « culturel », soit dans une pseudo-radicalisation de vieux stéréotypes marxistes (l'« impérialisme ») qui mène seulement à un militantisme vide et au sectarisme.

Reprendre en main la critique marxienne « ésotérique » de la marchandise est alors un présupposé de toute analyse sérieuse, qui est à son tour la condition préalable de toute praxis. Mais ni les organes de pensée officiels, ni les soi-disant marxistes n'en parlent. Certes, dans l'idéologie éclectique qui prévaut jusqu'à maintenant dans la nouvelle contestation, se trouvent nombre de débris du marxisme traditionnel, souvent transfigurés et difficilement reconnaissables. Mais c'est justement le marxisme traditionnel qui empêche le recours à toute la richesse contenue dans la pensée de Marx lui-même. Se dégager de plus d'un siècle d'interprétations marxistes est une première condition pour relire l'œuvre

marxienne<sup>2</sup>. Se libérer de l'injonction selon laquelle il faut accepter ou refuser sa pensée en bloc en est une autre – en rejetant également l'idée que chacun puisse en retrancher les morceaux qui lui plaisent le plus pour les mélanger ensuite à diverses miettes d'autres théories et sciences.

Dans une partie centrale – bien que mineure en nombre de pages – de son œuvre de la maturité, Marx a brossé les grands traits d'une critique des catégories de base de la société capitaliste : la valeur, l'argent, la marchandise, le travail abstrait, le fétichisme de la marchandise. Cette critique du centre de la modernité est aujourd'hui plus actuelle qu'à l'époque de Marx même, parce que alors ce centre n'existait qu'à l'état embryonnaire. Pour faire ressortir cet aspect de la critique marxienne – la « critique de la valeur » – il n'est pas nécessaire de forcer les textes par le moyen d'interprétations alambiquées : il suffit de les lire attentivement, ce que presque personne n'a fait pendant un siècle.

En même temps, il faut admettre qu'une bonne partie de l'œuvre de Marx est aujourd'hui largement dépassée : à savoir, sa description très efficace de l'aspect empirique de la société de son temps et de toute la phase ascendante du capitalisme, lorsque celui-ci était encore largement mélangé à des éléments précapitalistes. Le marxisme traditionnel pouvait souvent se réclamer à raison de cette partie, même sans avoir besoin de défigurer les textes. Le Marx « exotérique », qui prônait la transformation des ouvriers en citoyens à part entière, n'était pas une invention des sociaux-démocrates. Il ne s'agit donc pas ici de retourner à une quelconque « orthodoxie » marxiste, en rétablissant la pureté de la doctrine originaire, ni de réviser la théorie marxienne pour l'« adapter » au monde contemporain. Nous voulons d'abord reconstruire la critique marxienne de la valeur de façon assez précise. Non parce que nous croyons

qu'en établissant « ce que Marx a vraiment dit » on prouve *ipso facto* quelque chose sur la réalité dont il parle. Mais pour pouvoir juger de la pertinence de sa critique, il faut d'abord la connaître. Et probablement même des marxistes déclarés trouveront dans notre reconstruction des éléments qui leur avaient échappé.

L'œuvre de Marx n'est pas un « texte sacré », et une citation de Marx ne constitue pas une preuve. Mais il faut bien souligner que son œuvre reste l'analyse sociale la plus importante des cent cinquante dernières années. C'est un parti pris dont nous essaierons de démontrer la validité. Marx a été exorcisé et déclaré mort maintes fois, la dernière en 1989. Mais comment cela se fait-il que chaque fois Marx, après quelques années, soit revenu, et dans un état de santé qui ferait envie à ses fossoyeurs de la veille? Malheureusement, faut-il dire, parce qu'on préférerait vivre dans un monde où les œuvres de Marx seraient effectivement dépassées et ne constitueraient que le souvenir d'un monde révolu!

En dépit de tous les efforts que nous avons faits, notre présentation de la théorie marxienne de la valeur n'est pas aisée à lire; elle contient beaucoup de citations et peut parfois donner l'impression de se perdre dans la philologie. Mais il faut traverser ce désert, parce que tous les développements successifs reviendront toujours à ces pages de Marx comme à leur source. Sans une explication préalable des catégories de base – travail abstrait, valeur, marchandise, argent – les raisonnements ultérieurs n'auraient pas de sens. En effet, il ne s'agit pas ici d'un livre postmoderne : on ne peut pas le lire par fragments ou en inversant l'ordre des chapitres. Il prétend suivre un développement cohérent qui va de l'abstrait au concret et du simple au composé, et avant de le juger il faudrait s'assurer d'avoir bien saisi sa logique.

Ensuite, nous tenterons de tirer les conséquences des catégories de base ainsi établies, conséquences qui très souvent vont au rebours de tout le marxisme traditionnel et parfois aussi de la théorie de Marx lui-même, en ce qui concerne, par exemple, le travail. Pour ce faire, nous nous appuierons sur les rares auteurs qui, à partir des années vingt, mais surtout dans les dernières décennies, ont contribué à développer la «critique de la valeur³». Au début, nous nous bornons à une paraphrase du texte de Marx. Les critiques qu'on peut faire à son égard, ainsi que la mise au jour d'éventuelles contradictions internes, sont énoncées dans le cours du livre. De même, là où nous résumons Marx, nous utilisons certains concepts, comme «valeur d'usage» et «travail concret», tels que Marx les utilise, même si ultérieurement nous exprimerons des réserves sur l'emploi de ces concepts.

Ensuite, ce que nous aurons établi comme le noyau valable de l'analyse marxienne ne sera pas combiné d'une façon éclectique avec d'autres analyses pour combler de prétendues lacunes. Nous tenterons plutôt de montrer que les lois de la société fétichiste ont été également l'objet d'autres recherches, notamment en anthropologie. En utilisant une approche éloignée de celle de Marx, des auteurs comme Émile Durkheim, Marcel Mauss ou Karl Polanyi ont apporté des mises au point très importantes dans les domaines qui ont échappé aux marxistes traditionnels : la critique du fétichisme et la critique de l'économie. Toutefois, ils n'arrivent pas à cette compréhension des formes de base qui distingue l'œuvre de Marx.

D'autre part, nous opposerons la critique marxienne de la valeur non seulement au marxisme traditionnel, mais aussi à beaucoup de théories contemporaines qui prétendent dire des vérités critiques sur le monde moderne en faisant fi des catégories de Marx. Nous espérons surtout démontrer que la théorie de Marx n'est pas une théorie « purement économique » qui réduit la vie sociale à ses aspects matériels sans tenir compte de la complexité de la société moderne. Qui lance l'accusation

d'« économisme », si souvent portée contre Marx, même à « gauche », admet, à contrecœur, que Marx peut avoir raison avec son analyse du fonctionnement de la production capitaliste. Mais en même temps il affirme que la production matérielle n'est qu'un aspect de la vie sociale totale, tandis que Marx n'aurait dit rien de valable sur les autres aspects. À l'encontre de ce faux-fuvant, cher à des auteurs comme Bourdieu et Habermas, nous démontrerons que Marx a développé une théorie des catégories fondamentales qui règlent la société capitaliste en tous ses aspects. Il ne s'agit pas de la distinction bien connue entre « base » et « superstructure », mais du fait que la valeur est une « forme sociale totale » – pour employer une formule anthropologique – qui donne ellemême naissance aux sphères différentes de la société bourgeoise. Il n'est donc pas besoin de « compléter » les idées économiques de Marx sur les « classes » avec des considérations sur les thèmes - qu'il aurait négligés - de la « race », du gender, de la démocratie, du langage, du symbolique, etc. Il faut plutôt mettre en relief que sa critique de l'économie politique, centrée sur la critique de la marchandise et de son fétichisme, décrit la forme de base de la société moderne qui existe avant toute distinction entre l'économie, la politique, la société, la culture. On reproche souvent à Marx de tout réduire à la vie économique et de négliger le sujet, l'individu, l'imagination ou les sentiments. En vérité, Marx a simplement fourni une description impitoyable de la réalité capitaliste. C'est la société marchande qui constitue le plus grand « réductionnisme » jamais vu. Pour sortir de ce « réductionnisme », il faut sortir du capitalisme, non de sa critique. Ce n'est pas la théorie de la valeur de Marx qui est dépassée, c'est la valeur elle-même.

Il n'est pas dans notre intention de proposer une relecture intégrale de Marx. Cependant, nous espérons contribuer à éliminer certains malentendus très répandus qui sont en partie responsables du peu d'attraction qu'il exerce actuellement sur nombre de gens qui, au contraire, devraient tout naturellement y puiser leur inspiration. On réfutera l'affirmation selon laquelle la théorie de Marx, matérialiste et économiste, serait incapable de lire un monde dominé par la communication et le virtuel. Il faut également se libérer de la conviction, devenue une idée reçue, qu'il existe une « fracture » entre le Marx « scientifique » et le Marx « révolutionnaire ». Certains ont prodigué leurs louanges à Marx en tant que « savant », souvent en s'appliquant avec zèle à démontrer qu'il n'est pas besoin pour autant de monter sur les barricades, mais que chacun peut tirer de ses recherches les conclusions qu'il veut. Ceux-ci ont généralement tenté d'adapter la théorie de Marx aux critères prétendument « objectifs » de l'économie politique et de la théorie de la science bourgeoises. L'option « révolutionnaire », pour sa part, croit également en l'existence de cette fracture, mais pour critiquer une contradiction présumée entre la description scientifique et la lutte pratique. En vérité, c'est justement le Marx du Capital qui peut être appelé le plus radical. Tandis que le Manifeste communiste, réputé très « radical », s'achève sur des revendications souvent « réformistes », la critique de l'économie politique du Marx tardif (mais aussi la Critique du programme de Gotha) démontre que tout changement social est vain s'il n'arrive pas à abolir l'échange marchand.

On peut lire ce livre à deux niveaux : le texte principal ébauche les points essentiels de la théorie de la marchandise et de son fétichisme, en résumant les écrits de Marx à ce propos et en développant leur logique jusqu'à l'analyse du monde contemporain. Il se propose d'être un essai complet et peut être lu seul, sans les notes. Les citations, sauf celles de Marx lui-même, et les références directes à des auteurs différents de Marx y sont peu

nombreuses. Les notes à la fin de chaque chapitre cherchent alors à approfondir les développements du texte : soit en citant les passages de Marx brièvement paraphrasés dans le texte principal, pour démontrer aux marxistes traditionnels que nous ne faisons pas de violence aux « textes sacrés »; soit en faisant parler les auteurs qui ont contribué à établir la « critique de la valeur », en utilisant surtout des textes non publiés en français, mais qui méritent d'être connus; soit en opposant différentes opinions autour de quelque sujet et mieux fonder la nôtre; soit en développant, comme des petits excursus, des points non abordés dans le texte principal. Nous espérons que ces notes apporteront des nouveautés pour les lecteurs qui désirent un approfondissement théorique; cependant, leur lecture n'est pas indispensable pour saisir le contenu essentiel de notre texte.

Ce livre ne prétend pas présenter des découvertes inédites. La critique de la valeur trouve ses antécédents dans les années vingt avec Histoire et conscience de classe de G. Lukács et les Études sur la théorie de la valeur d'I. Roubin. Elle continue entre les lignes des écrits de T. Adorno, pour trouver sa véritable naissance autour de 1968, lorsqu'en différents pays (Allemagne, Italie, USA) des auteurs comme H.-J. Krahl, H.-G. Backhaus, L. Colletti, R. Rosdolsky, F. Perlman travaillent autour du même sujet. Elle se développe à partir de la deuxième moitié des années quatre-vingt avec des auteurs comme R. Kurz en Allemagne, M. Postone aux États-Unis et J.-M. Vincent en France, qui sans contact entre eux sont arrivés, parfois à la lettre, aux mêmes conclusions. Évidemment, ce fait ne s'explique pas par une augmentation de l'intelligence des théoriciens, mais par la fin du capitalisme classique : celle-ci a signifié en même temps la fin du marxisme traditionnel, dégageant ainsi la vue sur un autre terrain de la critique sociale. La plupart des thèses de ce livre ont donc déjà été exposées dans les dernières décennies ici et là par différents



Il est devenu banal de dire que le monde n'est pas une marchandise, qu'il faut refuser la « marchandisation » de la vie. Mais plus personne n'ose affronter le problème central : où réside exactement ce mensonge, cette inversion de la réalité que nous attribuons à l'argent et à la consommation ? Marx y avait répondu il y a plus d'un siècle : les humains fétichisent la « valeur », ils fabriquent un concept toutpuissant, un nouveau dieu qui n'a plus rien à voir avec la réalité de leur vie et de leurs besoins.

Philosophe, Anselm Jappe reprend à la source le projet de Marx et de nombreux auteurs qui s'y réfèrent. Il analyse les phénomènes récents de la mondialisation, des crises monétaires et boursières, du délabrement social. Il tente d'expliquer en quoi nous sommes prisonniers de faux concepts et toujours aliénés par cette souveraine « valeur marchande », qui n'a guère bougé depuis les débuts du capitalisme. Avec une véritable profondeur, mais en restant toujours accessible, Jappe apporte ses fondements à la critique contemporaine du néolibéralisme.

Anselm Jappe est né en 1962. Il vit entre le Périgord et l'Italie, où il enseigne. Il a publié en 2000 aux éditions Denoël un essai sur Guy Debord.

